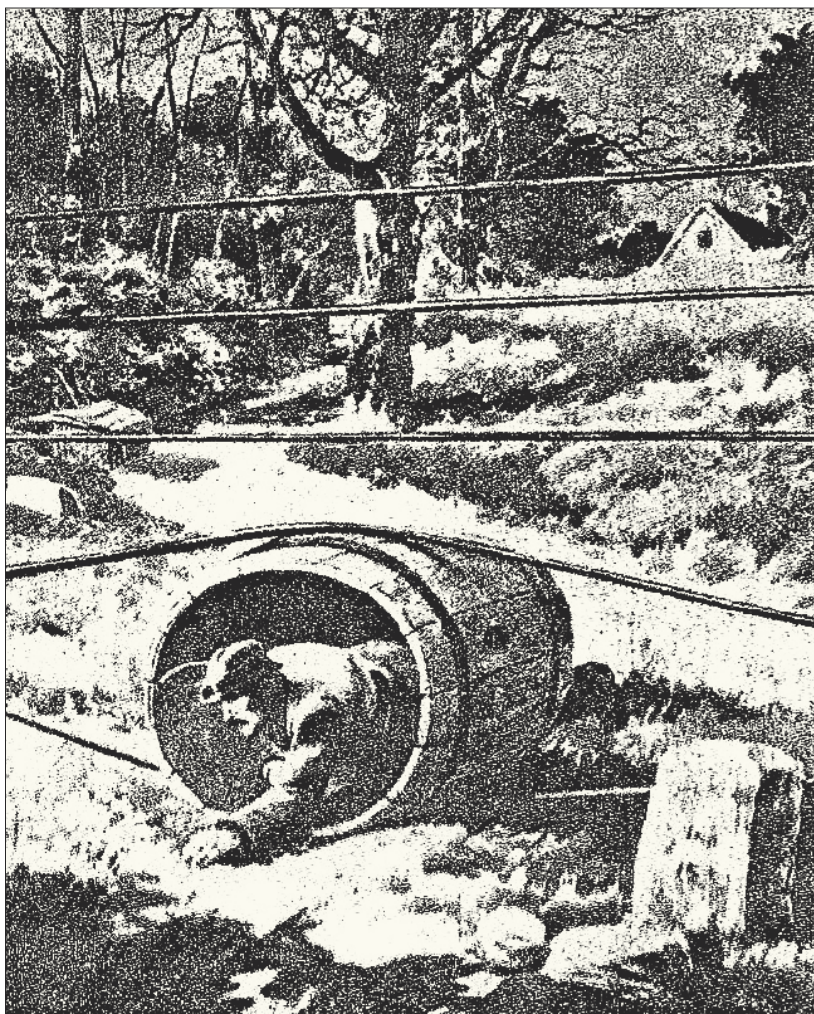




Le fil de la mort

(les drames à la frontière belgo-néerlandaise en 14-18)





Ce qu'on pouvait faire avec un vieux tonneau.

Plaquette mise en ligne en janvier 2015 par et pour le site eglise-romane-tohogne.be
ainsi que pour le site www.manhay1418.be

TOUS DROITS RÉSERVÉS

Dans la perspective de la commémoration du Centenaire de la Guerre 1914-1918, les Groupements et Associations belges intéressés par la diffusion de cette plaquette peuvent obtenir gracieusement l'autorisation de la reproduire en prenant contact avec le premier site précité.

Les textes de cette plaquette ont été extraits du livre constituant un recueil de 15 récits (dont 3 doubles) consacré à la Grande Guerre et intitulé «**La Belgique héroïque - RÉCITS DE GUERRE ILLUSTRÉS - Le livre de nos Héros**», 1919, édité par l'Imprimerie Nationale L. Opdebeek, à Borgerhout/Anvers.

LE FIL DE LA MORT

(Les drames à la frontière belgo-néerlandaise en 14-18)

Liège fut occupé par les Allemands dès août 1914. Un flot de fuyards dont ma famille conflua alors vers la Hollande.

Nous nous rendions pourtant toujours en Belgique. La frontière était encore vierge de tout fil et bon nombre de personnes, tant hommes que femmes, s'amenèrent en Hollande, fuyant la fureur teutonne.

Nous avons ainsi passé quatre années à la frontière de la patrie, et nous relatons conséquemment quelques impressions et quelques faits de cette période.

Le fil

Nul n'a ignoré son existence et beaucoup l'ont vu, «le fil», le cordon électrifié que les Allemands tendirent à nos frontières.

Cette dénomination a passé dans le langage populaire en sa signification particulière, et nous en connaissons tous sa portée.

La frontière en toute son étendue est un récit réaliste, terrible; elle a son histoire à elle, toute morne qu'elle put paraître et ce en dépit du peu de mouvement qu'elle manifesta pour l'observateur superficiel.

C'est donc entre autres une narration des habitants de cette région que je dépeignis en 1914.

La vieille mère habitait la frontière belge, à l'extrémité de la ligne de démarcation et lorsqu'en été elle voulait s'asseoir au soleil, sa fille, chez laquelle elle habitait, roulait le fauteuil une cinquantaine de mètres plus loin parce qu'il y avait là un petit endroit rustique à l'abri du vent et la bonne femme se trouvait alors en Hollande. Il n'en fallait donc pas beaucoup pour émigrer.

Elle vivait ainsi doucement parmi son beau-fils et ses petits-enfants qui l'aimaient beaucoup. Il ne lui manquait rien et elle n'avait aucun souci.

L'année terrible s'annonça soudain en toute son horreur. La mobilisation fut décrétée.

Par un samedi matin, le garde champêtre était passé devant la maisonnette et avait dit:

— Ma bonne femme, on parle de la guerre. La mobilisation bat déjà son plein.

Une heure plus tard, l'aîné d'un de ses fils habitant une paroisse contiguë s'était empressé de venir lui dire bonjour en sa tenue militaire. Et la guerre éclata. Mais la bonne femme n'en dit mot. Les journaux en parlèrent et son beau-fils lui lut et lui parla de Liège, de Haelen et de Louvain, des meurtres et des incendies, mais ici à la frontière, on ne vit guère de ces horreurs: le soleil dardait gaîment de ses rayons, les oiseaux chantaient comme toujours, les animaux paissaient à leur aise, le laboureur charruait son champ et la paix embaumait la nature.

Mais certain jour, la vieille maman perçut, elle aussi, de lourdes detonations pourtant fort distantes.

— Le canon, dit sa fille. Ils bombardent Anvers. La situation s'aggrave!

— Les Allemands viendront-ils ici? demanda la vieille toute tremblante.

— Chez nous? mais non, que viendraient-ils faire dans ce dernier recoin?

Quelques jours plus tard, on fut pourtant très affairé à la frontière. La vieille maman ne se rendit pas compte de ce qu'elle voyait. Des hommes, des femmes, des enfants, des voitures, des chariots et des véhicules de toutes sortes, des autos et vélos affluaient en Hollande, tel le flux d'un fleuve.

C'était une fuite éperdue.

Bientôt des soldats belges arrivèrent. Ils eurent à choisir entre la capture par les Allemands ou l'internement en Hollande. Ils choisirent ce dernier parti, ainsi ils ne favoriseraient pas l'envahisseur qui les aurait certainement contraint au travail.

Les Allemands étaient-ils donc si proche?

— Nous devons décamper, lui dit son beau-fils un beau matin.

Et il porta sa mère quelques pas plus loin dans la demeure d'un voisin hollandais.

— L'Allemand ne peut pas venir ici, dit-il à sa mère. Soyez sans crainte!

Et aidé de sa femme et de ses enfants, il déménagea à la hâte, transporta son ameublement, emporta un sac de grain, les pommes de terre en provision, et n'oublia pas la vache, la chèvre, les lapins et les poules.

La bonne femme alors établie en Hollande, ne comprenait absolument pas pourquoi les gens s'en voulaient ainsi à mort.

Les Allemands entrèrent dans le petit village belge et annoncèrent que tout le monde pouvait rentrer. Beaucoup d'ailleurs ne s'étaient pas enfuis. Et parmi les fuyards, les plus hardis rentrèrent les premiers.

— Rentrons, dit le beau-fils.

Et l'on réaménagea.

La vieille femme était maintenant tout heureuse d'être réinstallée dans sa petite maison. Un soldat allemand qui passa par là lui dit bonjour, et elle fut apaisée.

Le bruit du canon lui parvenait actuellement très distinctement. On se battait à l'Yser, disait-on. Elle ignorait totalement l'endroit, mais son petits-fils s'y trouvait aussi. Il l'avait écrit au voisin hollandais. A lire ses épîtres, la bataille faisait rage en cet endroit. Les Belges luttèrent comme des lions.

La bonne femme égrenait son chapelet sans interruption et récitait une foule de prières pour son gars et pour tous les soldats, pour le Roi et pour la Reine, et pour que la guerre fût bien vite terminée.

Un avion! cria-t-on soudain.

La vieille maman jeta les yeux au ciel, elle retroussa ses binocles sur le nez mais sa vue affaiblie ne lui permit pas de distinguer l'oiseau.

Elle secoua la tête. Quels changements sur la terre! Voilà qu'une machine portait des gens dans les airs et que cette même machine s'y maintenait et évoluait comme un oiseau. On approchait pour sûr de la fin du monde!

L'hiver arriva. La guerre continuait et les Allemands occupaient toujours la frontière. Bien souvent, ils vinrent se chauffer au poêle près duquel la vieille femme reposait dans son fauteuil et ils disaient qu'ils aspiraient au moment de pouvoir rentrer chez eux, désireux de revoir la femme et les enfants. Ils narrèrent des faits du front et en dépeignirent toute l'horreur.

La vieille mère fut de leur avis et dit que l'humanité était méchante pour s'entretuer de la sorte, d'incendier et de provoquer de déplorables méfaits.

Le printemps s'annonça et la guerre perdurait. On ne prêtait plus la moindre attention à la voix du canon, on s'y habitait.

De temps à autre, on entendait des coups de fusil. C'étaient des fuyards ou des courriers qui voulaient entrer ou sortir de la Belgique.

Et un beau matin, des soldats et des civils s'amènèrent et fixèrent des pieux dans le sol sur la ligne frontière.

— Ils vont nous mettre au poulailler, dit le beau-fils.

Il raconta que les Allemands fixaient des fils entre la Hollande et la Belgique, des fils qui provoquaient la mort. Ils étaient chargés d'électricité et il suffisait de les toucher du bout du doigt pour être électrocuté.

— C'est horrible, c'est affreux, dit la bonne femme. C'est la fin du monde. Qui donc invente toutes ces choses ?

On trouva en effet des chiens, des chats, des lièvres, des poules qui gisaient sans vie pour être entrés en contact avec le fil maudit. Certain jour, on y trouva un jeune homme, victime de son imprudence. Il était totalement carbonisé ; ses vêtements étaient pulvérisés.

On le supposait être de nationalité française et s'être soustrait jusqu'à présent aux recherches des Allemands. D'autres prétendaient que c'était un Allemand qui avait tenté de désertir, et avait trouvé la mort de cette façon. Des soldats emportèrent le cadavre. La vieille femme ne put dormir cette nuit-là, tant ce récit la hantait.

Elle éprouvait une crainte terrible pour ce fil et elle tremblait lorsque les enfants quittaient la maison pour prendre leurs ébats au dehors.

— Ne les perds pas de vue ! disait-elle sans cesse à sa fille.

On ne recevait plus de nouvelles du petit-fils. Le voisin hollandais ne recevait plus de lettres.

— Pauvre gars, serait-il tombé à l'Yser ?

Et la bonne vieille était tout attristée.

L'hiver reparut. Les soldats allemands racontaient de la Russie qu'elle était vaincue ainsi que la Serbie et que la guerre tendait à sa fin. Mais il n'en fut rien. On assistait parfois à une accalmie, mais soudain le canon tonnait à nouveau de sa voix lugubre, mais aucun changement n'intervint.

La Belgique ressemblait à un immense enclos d'où les gens ne pouvaient sortir. Il était défendu de se rendre de telle à telle paroisse. Un ami de la maison ne put assister aux funérailles de son frère qui habitait à deux lieues. Les moindres contraventions donnaient lieu à de fortes amendes.

Depuis deux jours, le beau-fils était morne et terne.

— Qu'y a-t-il donc ? lui disait sa femme.

— Rien, répondait-il.

Mais trois jours après, il conta la nouvelle que la mère et la fille devaient quand même apprendre.

— Nous devons déménager. Il est défendu d'habiter dans un rayon de cent mètres du fil.

— Pourquoi ?

— Oui, pourquoi ? Parce que les Allemands l'exigent. Ils vont fixer un deuxième fil à 100 mètres de distance et il est défendu d'habiter dans cette région.

— Et où allons-nous ?

— Je l'ignore.

— En Hollande ?

— Nous ne pourrions pas.

La gaieté avait disparu dans la maison. Il faudrait donc déménager !

Le père s'empressa de chercher un nouveau gîte et peu après il dit :

Nous allons chez mon frère.

Ce fut un triste convoi. On emporta le tout et on le gara au grenier chez le frère. On vendit la vache.

Chaudement enveloppée, on hissa la vieille maman sur une charrette et on partit pendant qu'elle pleurait.

— Oh, ma petite maison, mon petit coin au feu ! se lamentait-elle. Je ne la reverrai plus. J'en ai le pressentiment, je mourrai là-bas. Seigneur, Seigneur, quel triste temps !

C'était la misère en toute sa violence, mais la bonne femme ne s'en rendait aucun compte exact. Elle sentait son propre chagrin, comment on la forçait à quitter sa maison où elle était née, où elle avait passé toute sa vie. C'était sa propriété et son beau-fils pouvait y habiter sans devoir solder quoi que ce soit, parce qu'elle restait avec lui.

Son fils chez qui elle habitait maintenant serait plein de bonté pour sa maman et ferait tout ce qui lui serait humainement possible pour lui rendre la vie agréable.

Mais sa douleur pourtant était plus grande par rapport à son petit-fils qui n'envoyait plus de nouvelles.

Il est inutile de transplanter un vieil arbre.

Les Allemands s'établirent à la frontière dans la petite maison et s'y trouvèrent bien à l'aise. Alors la vieille maman se mofondit en sa douleur.

Elle n'en mourut pourtant pas, car le dimanche 3 novembre 1918, je la vis s'appuyant sur son bâton, au milieu d'un groupe de soldats belges qui étaient enfin rentrés au pays et qui occupaient à leur tour la frontière.

Le fil s'étendait sur un long parcours à la frontière. Nul n'ignorait son existence. Ils étaient légion les nôtres qui aspiraient à pouvoir passer en Hollande, mais ils savaient aussi que le fil faisait de nombreuses victimes.

L'entrave filiaire consistait en trois fils également distants. Les fils extérieurs étaient anodins et ne servaient qu'à protéger le fil mitoyen qui était chargé d'un courant électrique. Quiconque le touchait ne fut-ce que des vêtements était tué sur le coup et le fil encerclait ainsi une prison gigantesque qui s'appelait Belgique et France septentrionale, et qui était d'autre part un moyen efficace pour empêcher la désertion des soldats allemands dégoûtés de la guerre.

Maintes fois, un cri d'angoisse résonnait dans la nuit ; une sentinelle s'empressait alors dans la direction dont il

lui semblait venir le bruit, et voyait un corps gisant à terre et d'où sortaient encore des étincelles... Il téléphonait alors au poste proche qui coupait momentanément le courant et on emportait le cadavre d'un Belge, d'un Français ou d'un Russe, d'un courrier ou d'un fuyard. Il arriva également que quelque soldat hollandais se rapprochât imprudemment du fil et trouvât ainsi la mort. On mentionnait alors que «quelqu'un» avait été électrocuté au fil frontière.

Au temps où la frontière était vierge de tout fil **Les Courriers**



Nous n'eûmes pas de fil pendant 6 mois. Des patrouilles allemandes circulaient sans cesse à la frontière mais elles ne pouvaient pas la surveiller avec toute l'efficacité désirable.

J'habitais temporairement Maestricht et, de temps à autre, on frappait la nuit à ma porte.

C'étaient des courriers venant de Liège qui s'amenaient régulièrement porteurs de lettres et de journaux. Ils avaient à desservir beaucoup d'intéressés en un laps de temps très restreint. Protégés par la nuit sombre, ils retournaient par les champs en territoire occupé.

Des coups de feu éclatèrent soudain. Deux hommes rebroussèrent chemin. Le troisième resta étendu sur le sol.

Les Allemands avaient aperçu des ombres rampantes et avaient fait feu. Les courriers se jetèrent à plat ventre. Un seul fut atteint. Il fit entendre quelques gémissements mais se tut bientôt.

À l'aube, un camion parut. On chargea le cadavre et l'on partit dans la direction du village.

Les fraudeurs de lettres — que les Allemands ne connaissaient pas — se firent un devoir d'enterrer le malheureux.

Ces courriers faisaient un travail dangereux.

Il y avait entre autres Jean Plisquet. Il traversait le canal de Visé, la Berwinne ou la Meuse à la nage suivant l'opportunité qui se présentait. Il fixait ses vêtements sur la tête et enfermait les lettres dans un sachet caoutchouté et hermétiquement clos qu'il se nouait au cou. Qu'il neigeât, qu'il plût ou qu'il gelât à pierre fendre, Jean Plisquet ne s'attardait guère sur la berge, et, dès qu'il avait atteint l'autre rive, il s'empressait au «Café ducal» situé à quelques minutes de distance, quasi à cheval sur la frontière. Le courrier ne gaspillait pas son temps; pour se réchauffer, il avalait quelque boisson et courait d'un trait chez le récepteur de la correspondance fraudée pour qu'elle fût expédiée sans retard.

Dès le matin, la malle postale était prête car on avait dû instaurer un convoi spécial pour Jean Plisquet. Il fraudait des milliers de lettres par semaine. De nombreux acolytes l'aidaient dans sa besogne et on eut ainsi des relations avec une foule d'endroits des plus éloignés du pays occupé et du nord de la France.

Mais un certain jour, le jeu fut éventé. Une femme de Visé le dénonça. Il nia longtemps. Les Allemands ayant saisi ses papiers d'identité, ils les passèrent à un des leurs, un civil à leur solde. Celui-ci se rendit en Hollande et s'adressa aux personnes qui confiaient d'habitude leur correspondance à Jean Plisquet.

— Votre messenger est malade, leur dit-il. Je le remplace temporairement et comme témoignage de votre confiance il m'a confié ses papiers.

Il récolta ainsi plusieurs lettres adressées à Jean Plisquet et les rapporta à Liège. On montra ces lettres au prisonnier qui maintint pourtant ses dénégations.

La femme qui l'avait dénoncé entra un jour dans sa cellule.

C'en fut trop. Le captif qui gardait toujours son sang-froid en présence de questions compromettantes, ou lorsqu'on le menaçait de le fusiller ou de lui faire subir toutes les horreurs de la geôle, se départit de son rôle sous l'empire de l'indignation.

— On te jugera plus tard! clama-t-il à la femme. Oui, monsieur, avoua-t-il à l'officier, j'ai transporté des lettres pour des personnes qui étaient momentanément séparées, et je fus reçu au milieu de la joie et des larmes. Partout on me reçut comme le sauveur. J'apportais la nouvelle que le père ou le fils ou l'époux était encore en vie...Et les gens me serraient les mains, ne savaient que faire pour me remercier. Mais toi, ignoble femme — et il s'adressa à nouveau à la dénonciatrice — tu seras jugée dès que les Belges seront rentrés au pays.

Jean Plisquet dut montrer l'endroit où il franchissait la frontière. On l'y conduisit en auto. Mais le courrier qui comprenait fort bien qu'on inquiéterait ainsi ses collaborateurs, indiqua un tout autre endroit, où il n'avait du reste jamais pratiqué.

C'était par un froid après-midi.

— Et vous traversiez l'eau par cette température? lui dit l'officier.

— Oui.

— Oseriez-vous encore tenter l'expérience?

La neige en ce moment tombait en gros flocons.

— Certainement, répondit-il.

— Allez-y alors.

Jean Plisquet sentit bondir son cœur. Pourvu qu'il pût entrer dans l'eau; il plongerait et remontant le canal, il arriverait en Hollande quoique le trajet fût assez long.

Ce plan lui passa par la tête pendant qu'il se déshabillait. Au moment où il voulut se jeter à l'eau, l'officier tira un coup de revolver et ordonna rudement:

— Restez!

Jean Plisquet dut se revêtir et fut à nouveau écroué à la prison de Liège. Il y resta longtemps, attendant le sort qu'on lui réservait. On l'avait déjà tant de fois menacé de la mort.

Un jour, un officier entra dans sa cellule.

— Cette fois, c'est votre tour, dit l'Allemand.

— Quoi, que vont-ils faire? clama le prisonnier.

— Soyez calme, dis-je.

— Comment, monsieur!

— Asseyez-vous... Lors de votre arrestation, on vous enleva une montre en or.

— Oui. Mais quel est le sort qui m'est réservé?

— Du calme. Cette montre que vaut-elle?

Jean Plisquet cita un chiffre.

— Mais qu'a-t-on décidé quant à moi? demanda-t-il à nouveau.

— Silence!... En faisant une perquisition à votre domicile, on trouva... et l'officier cita la somme saisie.

— Oui.

— On confisqua également un vélo.

— Mais que fera-t-on de moi? dit-il encore, le cœur gonflé d'angoisse.

— Silence! Cette fois, c'est votre tour... Demain...

L'officier se tut.

— Demain? Qu'arrivera-t-il, demain?...

Jean Plisquet attendait sa sentence. Une sueur froide lui inondait les tempes.

— Mais, achevez donc! implora-t-il.

— Demain on vous enverra à Hozminden!

Jean laissa couler ses larmes, mais c'étaient des larmes de joie. Un apaisement s'était enfin opéré dans son âme angoissée.

Le plomb ne lui était donc pas réservé. Il ne serait pas fusillé. Et il pensa à sa femme et à ses enfants qui habitaient toujours leur roulotte à Lixhe, car il était forain de profession.

Le lendemain, Jean Plisquet fut expédié en Allemagne.

Je le rencontrai quelques mois plus tard à Flessingue dans un asile de fuyards.

— Toi? dis-je.

— Oui. Je me suis enfui...

On n'avait donc pas pu garder le rusé gars en Allemagne, et quoi qu'il fût encore repêché à deux reprises sur son trajet vers la Hollande, il parvint chaque fois à s'esquiver. Il fut arrêté une première fois dans un village près de Cologne. Un gendarme l'y enferma dans la prison ou plutôt dans le cachot du village. A l'intérieur se trouvait un vieux poêle. Jean Plisquet en retira un morceau de fonte, pratiqua une brèche dans le mur, et se trouva en liberté. Il voulait retourner chez les siens à Lixhe. Il fut arrêté une seconde fois à Spa parce qu'il n'avait aucune pièce d'identité et le malheureux fut à nouveau coffré pour une dizaine de jours, après quoi on le remit en liberté et on lui signa un papier en qualité de prisonnier libéré désirant se rendre à Lixhe.

— Ce fut ainsi que les Allemands me fournirent eux-mêmes un passeport, dit-il gaiement. Il arriva au village pendant la nuit, gara sa roulotte en lieu sûr et emmena femme et enfants à Bruxelles.

Il trafiqua alors dans le commerce du savon jusqu'à ce qu'eut lieu la déportation.

Jean Plisquet partit alors en Hollande.

Il disposa une lucarne en bois entre les fils de la mort et passa... et maintenant je le rencontrai à Flessingue, attendant son passeport pour l'Angleterre.

— J'y travaillerai dans les mines, dit-il, je dois à mon grand regret abandonner la profession de courrier.

Les Allemands redoublèrent de vigilance et devinrent de plus en plus sévères. Mais les lettres passaient comme toujours en quantité. Des espions s'échinaient à pratiquer des moyens plus efficaces pour pallier au trafic de la correspondance. Ce fut en vain. Madame Laroche, entre autres aussi dénommée «la madame de Maubeuge», portant un petit tablier bleu et les pieds garnis de sabots, franchissait régulièrement la frontière hollandaise et portait sur elle des centaines de lettres de soldats français adressées à leurs familles, à Valenciennes, Maubeuge, Douai et environs.

Mais elle aussi fut victime de la trahison. Certain jour, elle m'envoya une carte postale de la prison de Gardeleben. Elle avait été condamnée à 15 ans de prison.

Des traîtres à la solde des Allemands venaient chez vous et se présentaient comme courriers. Ils vous demandaient des lettres et en assuraient l'expédition régulière. Certains furent ainsi pris au piège. Les lettres arrivaient en premier lieu à une kommandantur, étaient dépouillées et ensuite remises au destinataire. Malheur à qui les acceptait car, quelques instants après, un détective venait vous accuser d'avoir reçu des lettres prohibées.

Il était inutile de nier. Et comme résultat on vous infligeait une forte amende et parfois de la détention.

Le «fil» augmentait la difficulté du trafic mais les Allemands ne sont pourtant jamais parvenus à couper court au service des courriers. Les nouvelles n'ont jamais cessé de passer.

Le premier barrage

Mercredi après midi. — Le brouillard descend lentement sur la terre.

Deux vieux cavaliers de la réserve bavaroise, deux forts hommes aux membres déliés, aux traits affables et dont un, à la barbe poivre et sel, pouvait aisément être grand-père, se trouvaient ensemble à la frontière derrière un vieux bouleau abattu.

L'arbre faisait pitié. Hier, il dressait encore sa taille svelte et fière dans la file à laquelle il appartenait. Il porte maintenant des cicatrices larges et profondes et la blancheur réverbérante de sa chaire forme un contraste typique avec les taches grises et quasi noirâtres de la boue.

— Wie am Front (ainsi qu'au front), dis-je, en indiquant le tronc.

N'y voit-on pas aussi tomber les robustes gars dans la boue, blessés, mourants.

— Oui, oui..., répond un des militaires.

— Der Krieg ist langweilig, aber kan nicht lange mehr dauern (la guerre traîne en longueur, mais nous la verrons bientôt finir), prétend-il.

Il parle de la Bavière, de sa maison, de sa famille.

S'il connaît la Reine des Belge?

Une joie illumine ses traits et il parle du duc Théodor... l'opticien, opticien renommé «aber blosz vor den Armen», (ne pratiquant que pour les pauvres) refusant ses hono-

raires, n'exerçant sa profession qu'inspiré par l'amour du prochain. «Est ist eine ganz feme Familie» (c'est une famille très distinguée), dit-il persuadé.

— Und jetzt... (Et maintenant) dis-je, visant le pays de notre Reine, fille du duc Théodor.

Le soldat lève les bras, comme pour exprimer toute la douleur qu'engendre la guerre.

Mais quant à une scission entre la Bavière et la Prusse, il n'en est nullement question, affirme-t-il. Tout ce qu'on raconte à ce sujet est dénué de tout fondement.

Son camarade ne parle pas et continue activement sa besogne. On doit établir un barrage ici.

On va prendre des mesures de surveillance plus sévères à la frontière. L'espionnage et la trahison se pratiquent depuis trop longtemps et gagnent d'envergure.

L'ouvrier zélé travaille sans relâche, peinant, suant et soufflant. À l'aide d'un marteau, il déterre une pierre, mais touche à maintes reprises un autre caillou d'où jaillissent alors des étincelles. Ouf, la pierre est enfin extraite! C'est le trou pour un pieu. Mais d'autres pieux doivent également être fixés. Où enfoncera-t-on le second? Les deux pères de famille... non, soldats..., se consultent. L'un mesure d'un pas rythmé la largeur du chemin. «Ein, zwei, drei... bis zehn» (un, deux, trois... jusqu'à dix). Et cette fois, l'emplacement des pieux est défini.

— Also eine Sperrung? (un barrage donc) dis-je.

— Jawoll... (certainement) et le bavard me conte qu'on sévira avec une extrême sévérité envers ceux qui se permettront une infraction à la défense. On tirera.

Il tirerait, lui... il tuerait une personne! Je ne puis le croire.

— Ja, Krieg ist Krieg. (Oui, oui. C'est la guerre!)

C'est vrai, c'est la guerre. Mais ces deux Bavaois de Munich, transportés en nos contrées, me paraissaient être, en dépit de leur uniforme, un couple de braves terrassiers, nullement dangereux.

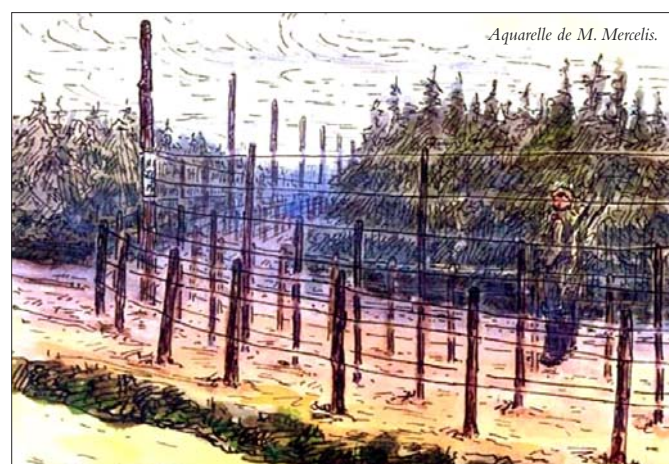
Mais l'écho du canon résonne dans la plaine.

Et ces petits villages qui se dessinent là-bas au loin me paraissent abandonnés et les quelques habitants qui s'y trouvent sont comme séparés du monde.

Le brouillard qui voilait la vue rendait cet aspect encore plus triste.

Le jeudi matin, il y avait trois Bavaois à la tâche... Ils fixaient le premier pieu du barrage.

Cette entrave n'était encore qu'une haie sur la chaussée. Ce n'était pas encore le fil.



La Noël à la frontière

Décembre 1914.

La belle journée d'hiver du 24 décembre déclinait lentement sous le feu du soleil couchant. Et au lointain, le canon, sans cesse, tonnait.

La Noël descendait solennellement sur la terre.

Le calme régnait en Belgique...

Les cloches et les clochettes se souhaitent allègrement un «Joyeux Noël» et annoncent la fête du Christ, pendant qu'hommes, femmes et jeunes gens se préparent au pèlerinage en l'honneur de l'enfant Jésus.

Le canon se tait enfin et des miriades d'étoiles étincelantes illuminent la voûte céleste. On fête là-haut. C'est l'anniversaire du Roi des Rois.

Ici sur terre, on fête aussi, mais la joie est empreinte de douleur.

L'oie traditionnelle ne rôtit pas, les petits pains odoriférants font défaut et une mère ou épouse sort en soupirant de l'armoire, les vêtements du dimanche, car demain on se rendra de bonne heure à l'église où on priera pour le repos de l'âme d'une victime de la guerre, ou pour le mari ou le fils qui fête la Noël dans la tranchée.

Il fait nuit... Je circule dans les rues de l'Écluse. La lune projette ses rayons argentés sur la ville rustique. Les toits et les clochers, qui réverbèrent cette irradiation, rehaussent la beauté et la splendeur de cette nuit de Noël.

Les bras du vieux moulin sont immobiles et dessinent une grande croix sur le ciel.

Une croix... Songeons en cette nuit solennelle, en cette nuit où naquit le Messie, songeons aux nombreuses croix minuscules qui là-bas en Belgique et dans le Nord de la France ornent les tombes des héros qui tombèrent pour la patrie.

Je sors de la ville... J'entends encore des pas sur le sol gelé... et soudain j'aperçois des fenêtres où brillent de nombreuses petites lumières.

Minuit Chrétien...

Là, dans la chapelle du cloître, l'enfant Jésus repose dans la crèche pendant que Joseph et Marie se courbent sur sa couche.

J'entre... La petite chapelle est archi-comble... Il y règne un calme absolu... Minuit va sonner.

Minuit Chrétien...

L'impression qu'on ressent est plus forte, plus pénétrante qu'en d'autres circonstances analogues et ce parce qu'aujourd'hui encore on a perçu la voix du canon, la voix de la guerre...

Un chant semble venir de très loin. En chœur, des Pères français et des jeunes gens entonnent un chant sacré.

Minuit sonne

Noël, Noël...

Une émotion m'étreint à la vue des ecclésiastiques, un vieillard et deux jeunes et robustes adeptes, qui se ploient profondément devant l'Enfant dans la crèche...

Toutes ces personnes et d'autres, des milliers, des millions sont tout heureuses d'apprendre le message de Noël: «Paix sur terre» et ce en dépit du canon qui tonne, des bombes qui éclatent et du fer qui résonne...

L'orgue, la harpe et les violons tressaillent et font entendre leur musique veloutée pendant que des jeunes gens dont le père ou le frère est engagé dans la bataille, chantent pieusement.

Alleluia.

Mais soudain, la voix funèbre, le bourdon de la mort se fait entendre. Oyez, là-bas, plus à l'intérieur du pays. Oyez Dinant, Louvain, Tamines. Oyez la région de l'Yser et vous y trouverez une population attristée, des ruines fumantes et des tombes sans nombre.

Et un lamentable hélas fera place à l'Alleluia et passera par la Belgique et sa sœur la France, par l'Allemagne, l'Angleterre, la Russie et la Serbie.

Et pourtant, ce n'est pas le découragement. Dans la chapelle résonne clairement le «Kyrie Eleison»... et dans les cœurs, l'espoir renaît... on souhaite la paix et le retour à la vie normale.

Oh! qu'on serait heureux de revivre le temps passé et que cette maudite guerre — la plus terrible qui fut jamais enfantée — fût la dernière!

Les étoiles clignotent toujours.

La nuit de Noël passe lentement. La lueur lunaire s'étend sur les champs et les prés, et donne un aspect fauve aux fermes disséminées et aux arbres décharnés.

Minuit Chrétien...

À nouveau, des chants résonnent. Cette fois, ce sont des chants allemands. Et dans les multiples corps de garde, les soldats que l'Allemagne a envoyés en nos régions, fêtent eux aussi la Noël.

Et en vérité, ils la fêtent mieux que les opprimés. Les réquisitions en vins et cigares, en beurre et grains, en viande et gibier, les vols en somme qu'ils ont commis sur grande échelle et qui foisonnent à leur festin, voilà le présent que fit l'usurpateur à un peuple quasi épuisé.

N'avaient-ils donc pas honte de se gaver de la sorte, alors que leurs victimes souffraient de la faim. Et que devait-il se passer dans leurs cœurs sous l'impression de l'Enfant dans la crèche?

C'est jour férié. C'est la Noël, telle qu'on se la représente. Un riche manteau d'hermine recouvre les toits, les arbres, les routes et les fermes.

Le calme règne en Belgique. Les clochers rapprochés de la frontière ne peuvent carillonner. L'ordre en a été donné par les maîtres de l'heure qui redoutent l'espionnage.

L'espionnage et la Noël! Comment réunir les deux extrêmes en une même proportion? D'un côté, on forge le mal et de l'autre on proclame la paix!...

Laissons à d'autres le soin de résoudre ce problème et efforçons-nous de nous inculquer que nous vivons en l'an de guerre 1914.

Le canon se tairait-il aujourd'hui?

La foule afflue à l'église.

Un coup, sec, un second, un troisième... On tire donc encore, et l'on se bat, on blesse et on tue?

Non. Ce sont des mines qu'on détruit aux environs de Zeebrugge.

Qu'on détruit! Quand donc, Seigneur, poindra un Noël où les canons, les bombes, les fusils et les épées ne seront plus!

Le calme renaît...

Vers midi, des détonations se font encore entendre. On mitraille un oiseau gigantesque qui plane au-dessus du littoral et qui n'est pas précisément animé d'intentions bienveillantes, mais l'aéroplane disparaît sans avoir été touché.

Le bruit du canon ne s'est plus fait entendre de la journée.

Mais aujourd'hui, samedi, sa voix s'accroît et mugissait dans la plaine.

En dépit du fil

Des centaines de jeunes gens se sont enfuis en Hollande pour s'enrôler dans l'armée.

On coupait le fil à l'aide d'une tenaille isolée, on disposait une espèce de lucarne ou la roue d'un vélo de ses rayons dépourvue entre deux fils et on passait quand même. On employait au besoin une échelle et on allait même jusqu'à creuser des tunnels sous la simili cloison.

Ci et là, il y avait des «passeurs», des habitants de la région frontalière qui s'étaient spécialisés à aider les gens pour franchir le fil.

Plus d'un paya de sa vie et de nombreux drames se déroulèrent au fil, dans la nuit sombre.

Certain jour, je rencontrai un soldat français qui s'était échappé de Lille.

— Vous êtes pour nous, n'est-ce pas? dit-il, me fixant de son regard franc et fier.

— Et bien, je parlerai! Je vais vous donner une narration succincte de ce que font les Boches... Je viens de Lille. Lille est Deutsch... Oh! que le Nord a souffert, Monsieur. On peut être soldat, mais cochon, non! Je faisais partie du corps territorial à Lille. Vous connaissez cette histoire, n'est-ce pas? La ville fut perdue en octobre. Quatre cents soldats s'étaient cachés dans les sous-sols. Les Allemands menaçaient de fusiller quiconque recèlerait des militaires. À la suite de perquisitions, on en avait déjà cueilli 180 à 1 heure du matin. Cinquante — dont j'étais — essayèrent de s'échapper par les égouts; nous avions déjà accompli plusieurs kilomètres sous terre lorsque nous fûmes dénoncés par une Française. Elle toucha 15 francs par tête. Vingt-cinq des nôtres furent capturés ou trouvèrent la mort dans le combat qui s'engagea car ceux-là seuls se rendirent qui étaient épuisés de fatigue. Quant à moi et aux autres camarades, nous ne nous sommes pas rendus... Jamais de la vie! — Et ses yeux flamboyaient. Nous parvînmes non sans peine à trouver un refuge. Nous n'étions plus que quinze.

C'était dangereux pourtant!

A Marcq en Barœuil, un soldat s'était réfugié dans sa propre maison. Il y fut découvert... Il avait femme et quatre enfants... On le fusilla séance tenante en leur présence... Le cadavre resta couché au seuil de la porte. Ils le voulaient ainsi! Ah, ces Boches!... On peut être soldat, mais cochon, non!

J'étais parvenu à dénicher une bonne petite cachette à Lille. C'était un double-grenier. L'un plus élevé que l'autre, ce qui me permit de me cacher entre le parquet du compartiment le plus élevé et le plafond du second. J'y mis quelque peu d'ordre pour ne pas être pris au dépourvu et pour pallier à toute éventualité. On perquisitionna quatre fois. Dès que j'avais vent du danger, je me glissais dans mon trou! Je ne bougeais plus d'un pouce. J'entendais le Boche

qui criait: «N. ist hier!» (N. est ici!). Et mon ami qui m'aidait: «Non, je ne connais pas un N.» Et j'entendais tout cela! Le Boche se promenait en réalité sur moi. Une certaine fois, j'étais très enrhumé. Je mis mon mouchoir de poche dans ma bouche et serrai les dents. Je ne pouvais pas éternuer ou tousser, sans quoi j'étais perdu. Chaussé de ses lourdes bottes, le boche courait au-dessus de moi et criait comme un forcené: «N. ist hier!» (N. est ici!). Mais il ne me trouva pas.

— Vous ne vous montriez jamais dehors? demandai-je.

— Si!

Le Français me montra un portait. «Ma tête de la semaine passée», et tapant sur sa tête: «ma tête d'aujourd'hui». J'ai appris, à me grimer à Lille. Si je sortais, Monsieur! Je me promenai dans tous les faubourgs et dans une foule de villages. J'ai vu des Allemands dans des châteaux, dans des fermes. J'ai entendu les plaintes et les doléances du peuple: «Ah, ces Boches, on peut être soldat... mais cochon, non!»

Je formais des vœux pour que les Français revinssent. Le canon tonnait tout proche; on amenait les blessés en masse. Nous espérions toujours que Lille serait reprise. Mais la situation ne changeait pas. Je me résolus enfin à regagner le front. J'avais vécu suffisamment longtemps parmi les Boches. Et comment je sortis de Lille? Ah! c'est épatant, ça!

Les Allemands m'avertirent eux-mêmes. Ils faisaient alors un nouveau recensement. C'était sévère à ce moment. Chacun devait déclarer de combien de personnes se composait son ménage. Il ne s'agissait plus d'héberger des étrangers! Il fallait en demander l'autorisation 48 heures à l'avance, ou sinon on vous envoyait au peloton d'exécution tout comme un espion. La répression allait s'accroissant et les gens croyaient revivre les journées de Senlis et d'Orchies.

Vous vous rappelez que les Boches incendièrent Orchies! Ils aimaient tant de vous le remémorer en un rire sarcastique: «Soufenez-vous des chœurs d'Orchies!». Je ne voulus point inquiéter plus longtemps mon cher ami. Une force supérieure me poussait. Et mon cœur partit quand même pour le front, pour taper sur les Boches... Oui, je voulais me battre contre eux..., je n'en eus pas l'occasion à Lille... et lorsqu'on a vécu parmi eux...

Je ressentis une sourde haine m'emplir l'âme! Je voulus me griser à nouveau de l'odeur de la poudre et sabrer dans ce tas de canailles.

— Certain soir, poursuivit le soldat, je rencontrai une ancienne connaissance... un homme de trempe et sans crainte, dans un café de la ville. Nous bûmes un 52 et étayâmes la thèse. En sa qualité de marchand, il voyageait un peu partout. Il promit de me conduire en Belgique. On ne peut pas sortir de France pour entrer en Belgique. C'est formellement défendu. Mais le marchand me conduisit à la frontière par une foule de petits chemins détournés. Nous arrivâmes ainsi à Wattrelos. Nous entrâmes dans un café. Il y avait des Allemands à la porte. Ils allaient nous «coffrer» à la sortie, car le café était situé sur territoire belge.

À ce moment, le sort voulut qu'une femme passât par là, poussant une brouette chargée de pommes de terre. Les Allemands voulurent examiner ce convoi, supposant peut-être que nous ne les avions pas encore remarqués et qu'ils

pouvaient agir à leur aise. Ah, non! Nous ouvrîmes une arrière-porte et en un clin d'œil nous traversâmes un fossé et nous nous tîmes cachés dans les joncs et dans l'eau. Nous perçûmes des voix... leurs voix, mais elles s'éloignèrent bientôt et nous filâmes dès lors pour Mouscron, une petite ville belge sur la route de Courtrai. Nous nous y séparâmes. Avant de m'engager plus loin, je voulus prendre des renseignements. Lorsqu'on voyage de la sorte, il ne s'agit pas d'aller tête baissée, mais il convient d'ouvrir l'œil et d'avoir un itinéraire déterminé. C'est le principal. J'appris ainsi qu'il y avait des Allemands qui acceptaient toute besogne pourvu qu'on les payât. Je me fis présenter à l'un de ces cocos et l'affaire fut arrangée en deux minutes... Je lui donnai 20 marks et il me procura un passeport et une carte d'identité... modèle Boche... le tout en faux nom. Je partis ainsi à pied pour Tournai.

À Troyennes, je vis de tristes choses: deux arrestations. Un homme caché dans une balle de coton et un autre dans un tonneau. Les chariots furent examinés et les civils dénichés. On les fusilla sans autres préambules. Les Boches confisquèrent le cheval, le chariot et tout son contenu et imposèrent une amende de 5.000 marks au conducteur. Jugement immédiat. Quant à moi, je passai comme le kaiser. Le boche de Mouscron buvait peut-être du schnaps avec mes 20 marks, mais ces papiers m'étaient du meilleur appoint. J'atteignis Tournai où je pris le train pour Bruxelles. Ils me firent payer 6 francs pour ce trajet, les escrocs. C'est une honte, Monsieur, vraiment!

Je ne restai pas longtemps à Bruxelles et me bornai à recueillir les renseignements nécessaires, car j'avais à préparer mon voyage vers la frontière. J'ai été trois fois au fil... impossible de passer. À Anvers, je voulus m'embarquer à bord d'un bac à moules. Un soldat me demanda mon passeport: «Nicht gut» (ça ne va pas). On ne voyageait pas sur eau avec mes papiers, ils n'étaient valables que sur terre. J'essayai plus à l'est et cette fois la chance me fut favorable. Je n'avais en somme pas trop à me plaindre: à Lille, je rencontrai ce marchand; à Mouscron, le Boche et cette fois ce fut un frère d'armes français qui était caché depuis longtemps en Belgique. Il avait noué des relations avec des anciens réservistes belges, «gens du pays» qui nous amenèrent avec eux par-delà la frontière. Où et comment, je ne le dirai pas, car nous avons juré que ça resterait secret... et il faut garder ses serments, quoique je sache fort bien que vous n'êtes pas germanophile!

— Et maintenant vers le front?

— Oui! Pour taper sur cette racaille! Quels temps! J'ai pourtant femme et cinq enfants.

— Savez-vous où ils sont?

— J'espère en sûreté chez de la famille aux environs de Saint-Omer. Je n'ai pu leur faire parvenir aucune nouvelle depuis le mois d'octobre 1914. Ils étaient alors à Hazebrouck. Mais la fortune m'est favorable: je suis persuadé que je les reverrai.

À propos du courageux civil de Lille qui avait aidé le soldat, je fus informer plus tard:

Le «Times» mandait le gouvernement britannique à donner 5.000 francs à M^{me} Jacquet de Lille. Cette somme serait une preuve de gratitude pour la conduite du sieur Jacquet envers l'aviateur anglais Maplebeck.

Cette nouvelle nous transporta d'emblée en songe vers

la ville de Lille, occupée et souffrante.

Après la prise de Lille, de nombreux soldats se tinrent cachés dans la ville et beaucoup d'entre eux furent ravi-taillés par M. Jacquet, sa femme et sa fille, un ménage qui tenait un petit commerce de vins à Lille et qui n'était guère connu en dehors de la section qu'il habitait mais qui est actuellement connu et estimé en France comme une famille qui donna tout pour la patrie.

M. Jacquet et sa famille aidèrent par après les soldats à s'enfuir. J'ai causé avec plusieurs d'entre eux en Hollande où ils arrivèrent après avoir bravé toutes sortes de dangers et s'être ensuite embarqués pour l'Angleterre aux fins de rejoindre l'armée.

En mars 1915, l'aviateur Maplebeck atterrit aux envi-rons de Lille. L'aviateur parvint à s'échapper et se tint caché pendant plus de quinze jours dans la maison de M. Jacquet. Le gouverneur militaire allemand fit placarder qu'il était défendu sous peine de mort d'héberger l'aviateur, mais Jac-quet ne s'en inquiéta pas. Il saisit une occasion favorable et sa fille conduisit l'Anglais à la frontière belge où d'autres «initiés» se chargèrent de sa fuite.

Quelques temps après, un avion vint survoler Lille, et le lieutenant Maplebeck qui pilotait en personne laissa tom-ber un avis sur la ville rappelant son séjour au gouverneur et l'informant qu'il avait regagné le front sain et sauf.

Jacquet, aidé de quelques amis, continua longtemps sa tâche dangereuse. Elle fut pourtant éventée. Il fut traduit devant la cour martiale et condamné à mort.

Les lettres qu'il envoya à sa femme du fond de sa prison témoignent de sa bravoure indomptable et de son amour inébranlable pour la France. Il mourut en héros après avoir encouragé ses amis qu'un même sort attendait.

Sa veuve fut autorisée plus tard à partir pour la France non occupée. L'histoire de Jacquet formera un des récits les plus épiques de la France martyre.

★ ★ ★

En ce temps où il est tant parlé de nouvelles levées et où la presse de toute l'Europe s'occupe davantage du re-crutement en Angleterre, j'esquisserai un petit fait simple mais pathétique.

Le bateau qui faisait le trajet entre Breskens et Flessingue était prêt à lever l'ancre.

Un mouvement plus animé que de coutume régnait sur le quai. M'approchant d'un groupe compact, je compris bientôt ce dont il s'agissait :

Il y avait là de nombreux jeunes gens qui faisaient leurs adieux à leurs parents, frères, sœurs ou fiancée.

L'adieu était simple mais d'autant plus émotionnant.

Au revoir papa..., au revoir maman...

De cordiales poignées de mains et de nombreux baisers.

— Allons fils, sois brave !

On n'en disait pas davantage.

Les yeux étaient voilés. Mais nulle lamentation ne se fai-sait entendre...

Et les jeunes gens montaient à bord... Ils partaient pour le front belge. La plupart n'étaient pas très chaudement vêtus ; plusieurs n'avaient même pas de manteau, quoique la température fût plutôt rigoureuse.

La clochette tinta et le bateau partit.

Ceux qui étaient restés se promenèrent encore quelques temps le long de l'estacade et les partants agitaient leurs mouchoirs, leurs couvre-chefs lançaient un dernier mot, un adieu.

Mais aucune exaltation, aucune scène délirante. C'est ce qui m'étonna car en de tels moments nous sommes habi-tués à une véritable effervescence.

Ainsi que mes compatriotes, je ressentis soudain la gra-vité de l'heure et mes yeux s'emplirent de larmes.

Ils partaient pour l'Yser, pour la guerre. La mort les me-naçait... Mais c'est pour la liberté du pays, ce pauvre pays qu'ils ont vu sous la botte de l'oppresseur lorsqu'ils glis-saient un coup d'œil le long du fil...

Et il en est venu de tous côtés des recrues belges...

L'appel n'était pas tonitruant..., il paraissait quasi voilé dans les journaux. On ne dissertait pas, on ne discutait pas aux parlements, on ne critiquait aucunement.

C'était comme un chuchotement.

Ils franchissaient la frontière en masse, ils risquaient leurs jeunes vies aux fils de la mort, et s'arrachaient aux êtres qu'ils chérissaient.

Aux confins du pays

Été 1916.

Le soleil irradie le nord de notre pays. L'allée est calme et les nuances automnales se dessinent déjà parmi la ver-dure.

Le formidable duel d'artillerie qui nous parvient du lit-toral fait rage depuis quasi seize heures.

«Je n'ai pu dormir de toute la nuit par suite de ce bom-bardement, c'était comme si mon lit était jonché d'orties, et je sautais de ma couche à tout instant pour écouter le mugissement du canon, me dit un paysan.»

Le soleil jette de larges éclaircies dans l'allée.

Soudain, j'entends chanter. Ce sont de fortes voix qui résonnent là-bas derrière les arbres. C'est pareil à un hymne solennel tel qu'il en est entonné dans les églises.

Un moment de repos y succède et un air joyeux rai-sonne semblable à un duo alternant.

Je pousse plus loin et au sortir de l'allée j'aperçois un petit tableau très pittoresque.

C est une jolie petite ferme aux volets blanc et vert, à la façade blanche comme neige. Un soldat allemand, qui fait office de maître de chant, se tient debout sur le seuil de la porte entrouverte. À l'intérieur se trouve le chœur. Les fe-nêtres sont largement ouvertes et laissent pénétrer l'air suave et tiède. Quant au fermier, il se promène furieux dans le jardin. Depuis des semaines, il est contraint d'hé-berger des militaires. Les Allemands s'installent en maîtres dans sa maison et réquisitionnent quasi toutes les cham-bres... Ils ne sont pas méchants, mais... Ils fument leurs longues pipes, salissent l'intérieur, font un bruit auquel on n'est pas accoutumé, et se bornent à ces désagréments mais en tous cas on en est flanqué.

Le fermier chasse un porc... En réalité, la bête ne lui ap-partient plus... on lui a fixé un anneau dans le museau et il a été proclamé «porc réquisitionné».

Dans l'entre-temps, les Allemands ne démordent pas et les chansons se succèdent.

— Ils ne se sont pas encore tus de toute la journée, dit un homme qui sort d'une chaumière.

— Oui, affirme une vieille femme qui se dorlote au soleil, mais à leur charabia il est difficile de distinguer si leurs chants témoignent de joie ou de chagrin.

— C'est de joie, repartit l'homme, son fils. Ils ont conquis une ville. Eux évidemment pas, mais leurs camarades...

— Belgrade! dis-je.

— En effet, c'est ainsi qu'ils la nomment... C'est loin d'ici, n'est-ce pas? Et ils fêtent la victoire maintenant.

Je pense en ce moment à ce petit peuple serbe, appauvri mais brave parmi les braves qui doit tenir tête à la colère fusionnée de quatre royaumes. Et parce qu'ils durent ployer du premier coup sous la poussée de deux géants, ces Boches entonnent ici des hymnes d'allégresse pour couronner la victoire (?), disons la lâche violence.

— Mais, écoutez donc comme le canon tonne, dit la vieille. C'est terrible, terrible! Qui tolère donc ce carnage? Et elle soupire.

En effet, c'est comme si l'atmosphère était ébranlée et nous pensons involontairement à ces journées terribles et mémorables d'il y a un an, en octobre 1914, lorsque l'Yser se révéla sous la lutte gigantesque.

Un avion! crie-t-on...

Les soldats sortent de la ferme et de toutes parts on observe le ciel bleu parsemé de petits nuages nacrés.

Là!... Là!

Et nous voyons l'oiseau qui file à toute vitesse vers le littoral.

La bonne vieille s'est aussi levée... Elle fixe ses lorgnons et ombrage la vue de sa main ridée.

— Le voyez-vous? lui demande son fils.

— Non, je... et pourtant j'ai toujours la vue bonne.

— Là, maman, au-dessus de ce peuplier, mais à une forte altitude...

La vieille femme fait un signe négatif.

— Le voilà! Il miroite au soleil comme une nappe d'argent..., il passe entre ces deux petits nuages là-haut... Fixez le sommet de ce peuplier..., vous le verrez!

— Oui, cette fois je le distingue! clame la vieille. Qu'il est haut. Ils n'ont pas peur va, ceux qui se trouvent là-dedans. Qui aurait donc jamais pu supposer de telles prouesses, de mon enfance? Quels changements: depuis, on a beaucoup évolué mais le monde n'en est pas devenu meilleur pour cela... Et il monte toujours!...

L'oiseau disparaît, mais quelques instants plus tard on entend distinctement les coups de canon qui se succèdent sans intermittances et qui visent l'avion.

— C'est aux environs de Bruges qu'on lui envoie des shrapnels, dit le paysan...

Et la vieille ne cesse de répéter que c'est terrible, que le monde a évolué, mais qu'il ne s'est pas amélioré.

Les soldats chantent à nouveau...

Je pousse plus loin...

Je descend de ma carriole. À la porte et dans le vestibule d'une ferme, des femmes prient..., des cierges sont allumés..., un calme religieux règne...

M'adressant à un voisin, je lui demande:

— Est-ce la femme qui a été électrocutée au fil?

— Non, non, c'est plus loin cette femme. Ici, c'est un homme qui est mort. Il doit être enterré en notre village; mais le village étant situé derrière le fil, on devrait par conséquent le franchir. Les Boches ne veulent toutefois pas que le corps du défunt soit mis en bière, parce qu'ils redoutent l'espionnage. Le corps ne pourra être revêtu que d'un linceul...

— Et la famille, peut-elle accompagner?

— Au-delà du fil?

— Oui, franchir le barrage.

— Non, non... Elle peut voir convoier le mort d'ici..., mais elle ne peut pas le suivre.

Un vieillard qui a écouté attentivement, ajoute:

— Oui, oui, c'est bien ainsi. J'ignore si je survivrai à la guerre, mais au cas où je viendrais à rendre l'âme, j'ai défendu à toute ma famille qu'elle intercédât au grand jamais en ma faveur chez les Allemands. Qu'on m'enterre là sous ce pommier, de ce côté-ci du barrage... Je lui ai d'ailleurs déjà indiqué l'endroit... Mais je refuse toute faveur de la part des Boches!

— Et voyez, nous dit un autre, comme on redoute l'espionnage, un petit cercle s'est déjà formé autour de nous et a tâché de surprendre quelque fait et quelque parole qui pourrait éventuellement les édifier. Et du coup, il nous parla de la chèvre de R... qui s'était faufilée à travers le barrage. Il n'y eut pour sûr pas de courant à ce moment, car l'animal passa indemne et courut jusqu'au corps de garde des Allemands; ils ramenèrent d'ailleurs la chèvre. «Si ça se représente encore, nous la tuons et nous la mangeront» dirent-ils. «Vous la chassez à travers les fils pour vous renseigner si le courant est ou n'est pas établi. Et s'il n'y est pas, les espions s'y glissent à leur aise.»

— Si c'était pour arriver à ce résultat, il me semble qu'on ne risquerait certes pas une chèvre, n'est-ce pas?...

— Il y a d'autres expédients et les chats ne font précisément pas défaut en l'occurrence.

— Le meilleur parti à prendre, c'est de rester le plus distant possible de ce fil, opine une bonne femme, mère de plusieurs enfants, et pour lesquels elle est sans cesse aux abois.

Je continue mon voyage et quelque temps après me voilà à nouveau devant une mortuaire.

Une émotion m'étreint. J'entends une voix enfantine dans le verger...

«Je vous salue, Marie, pleine de grâces...»

«Notre Père qui êtes aux cieux, que Votre Nom soit sanctifié...»

Je lorgne par une ouverture pratiquée dans la haie. Une jeune enfant de quelques six à sept ans se promène dans le jardin... Elle prie... Elle s'avance. Elle tient en mains un vieux bréviaire... Je doute qu'elle sache lire, mais on lui aura recommandé de prier pour sa maman, qui vient de mourir subitement, électrocutée par le maudit fil qui est tendu le long de la propriété.

L'accident a eu lieu à quelques pas de là. Une servante sort de la maison. Elle a sur les bras un enfant d'un an environ et qui est très remuant; une inflammation lui recou-

vre les petits pieds et les menottes nus. Et je songe à la mère qui reste toujours patiente et pleine de prévenances auprès de ces mioches alors même qu'ils sont des plus récalcitrants. Un garçonnet, un troisième enfant de la famille, joue, courant et sautant.

— Papa, vient tout de suite, dit la servante au jeune bébé.

— Trois enfants? dis-je.

— Oui... Et leur mère repose là dans la bière. Le père est allé s'informer où sa femme sera enterrée. Il désirerait qu'elle fût confiée à la terre hollandaise, il pourrait ainsi l'accompagner à l'église et à la tombe. Si sa femme doit être enterrée en Belgique — la maison est située sur territoire belge —, il ne pourra l'accompagner que jusqu'à la porte du barrage.

Je porte encore une fois le regard sur ces pauvres petits enfants et pense à la mère qui, en ramenant ses petits, glissa près du fil et fut prise par les tentacules de la mort. Son mari qui travaillait dans la grange entendit son cri perçant; il courut à elle... mais trop tard. La mort avait accompli son œuvre.

Je contourne doucement la ferme.

Me voilà soudain face à face avec un soldat allemand, qui m'a observé pour sûr depuis quelque temps et qui s'est approché de moi, l'étranger, en qui il flaira peut-être un espion...

C'est un hussard... Le capuchon de toile grise qui recouvre son fez est relevé en partie, et une tête de mort répu gnante se reflète sur le fond d'un noir de jais.

Un hussard de la mort...

Il appartient réellement à ce tableau...

Le cadavre dans le cercueil et le mari en quête de savoir où il pourra enterrer sa femme; l'enfant malade, la petite fille priante, le bébé ignorant, le barrage encerclant la prison géante... les coups redoublés du canon qui tonne... oui, en effet, la tête de mort ricanant et les ossements croisés sur le fez, ils appartiennent à ce tableau, toute explication est superflue. Ils sont comme le reflet de cette guerre atroce qui engloutit la Belgique innocente dans la bataille suprême.

Il n'y a que le soleil qui dépare... Il darde trop.

Mais cette même tête de mort cadrerait encore parfaitement en d'autres endroits, ainsi tout le long de la frontière où les victimes tombent, dans les multiples foyers où l'angoisse tenaille quant à la déportation éventuelle des manouvriers, et auprès de ceux qui pleurent les morts.

Et je rebrousse chemin par de petits sentiers entre les champs où les paysans travaillent dans une attitude morne et réfléchie car eux aussi ils entendent la voix de la mort et de la destruction qui ne s'éteint pas.

A travers les fils de la mort

Été 1917.

On apprit également la bonne nouvelle dans un des petits villages de l'agglomération liégeoise. (1)

Et soudain le ciel s'éclaira, l'espoir naquit à nouveau... Louis — permettez-nous d'appeler ainsi notre héros — relevait aussi la tête... La liberté pointerait-elle quand même? Il avait pourtant déjà opiné maintes fois en ce sens. L'entrée triomphale à Liège du roi Albert, frénétiquement

acclamé par son peuple, les clairons et trompettes jetant leurs sons clairs et perçants à tous les vents, le carillon des cloches... devaient être le symbole de la délivrance.

Quelle journée alors!...

Les Allemands en retraite! La délivrance... les bons vieux jours d'antan qu'on pourrait revivre. Mais cette apothéose devenait de plus en plus vague. Des militaires casernés au village et dont on citait les noms: Siegfried, Herman, Ludwig ou Heinrich étaient signalés comme étant tombés à l'Yser. Otto avait été amputé des deux jambes; Fried n'avait plus qu'un bras... Des cavaliers qui sillonnaient les allées il y a quelque temps se battaient maintenant en Russie. Bien souvent, dans les auberges, ils avaient raconté des scènes des champs de bataille en Champagne et en Artois. Et actuellement, ils se battaient de l'autre côté de l'Europe. C'était une lutte gigantesque et terrible. Le monde était totalement bouleversé. Pendant quatre à cinq jours consécutifs, le canon mugissait et, le soir, le ciel à l'ouest reflétait sans trêve les lueurs rougeâtres de l'explosion des poudres; on passait alors dans une nouvelle période de calme qui durait parfois huit à quinze jours, mais qui n'engendrait pourtant aucun changement.

À Liège, en ce moment, les Allemands fêtaient la victoire à l'est, et ils prétendaient qu'en notre pays, la guerre ne durerait plus longtemps. De milliers et des millions de leurs camarades allaient revenir incessamment de Russie, et cette Angleterre haïe serait bientôt punie telle qu'elle le méritait...

Quant à la rentrée du roi Albert à Liège, Louis n'osait plus y penser. La vision disparut, la vie redevint monotone et triste et pesa souvent comme un lourd fardeau. On était même las de parler de la guerre.

Et cette nouvelle qui arrivait maintenant tout inattendue provoquait chez les Allemands du mécontentement, de l'inquiétude et même de l'angoisse.

Et la vision reparut à Louis.

Enfin!... on verrait donc quand même cette journée triomphale et mémorable, le jour de la délivrance. Ah! cette fois, on fêterait grandiosement à Liège!

Mais comment?...

Et Louis qui était un jeune homme plein de vigueur se posait anxieusement la question s'il oserait prendre place parmi la foule des bourgeois en délire pour acclamer les héros, jeunes gens et pères de famille qui avaient risqué leur vie pour la délivrance de la patrie.

Oserait-il?

L'empreinte de la honte ne lui rougirait-elle pas le front lorsqu'on lui demanderait: «Où étiez-vous lorsque nous nous battions, lorsque notre sang coulait, lorsque les nôtres tombaient?»

Quelle joie c'eût été pour lui, quel bonheur ineffable, s'il avait pu rentrer à Liège marchant dans les rangs des soldats et se montrer non comme libéré mais comme libérateur, saluant la foule des vieillards, des femmes et des enfants, le peuple qu'il aurait aidé à délivrer du joug teuton.

«Il faut que je parte au front!»

Cette idée le tenaillait, ne lui laissait aucun moment de répit, le torturait même.

(1) Un succès des alliés.

Et cette fois, Louis se décida. Il partirait pour le front et se rangerait parmi les gens d'armes.

Mais la frontière était toujours barrée par les fils de la mort. Il y a quelque jours, un déserteur avait encore trouvé la mort dans leurs tentacules, et le malheureux était resté étendu sur le sol, les mains sur territoire hollandais.

— Je passerai quand même, coûte que coûte j'irai au front, dit Louis.

Il rampa la nuit vers un village-frontière. Le lendemain, il alla inspecter le barrage.... Louis fit semblant de travailler aux champs, se rapprocha ainsi tranquillement du fil et se préparait à franchir l'obstacle... Il n'avait plus que quelques pas à faire... et il allait s'échapper de l'immense prison, de son pauvre pays mutilé et saignant pour la libération duquel il voulait manier l'arme et mourir au besoin.

Mais ces fils de la mort... Il vit à proximité une planche. Elle pourrait peut-être lui venir à point; qui sait si ce n'était pas celle du salut. Il ne s'agissait pourtant pas d'agir avec précipitation, il fallait y aller résolument et de sang froid, mais l'occasion n'était pas propice en ce moment... là-bas, à peu de distance, les Allemands veillaient...

Non, ce n'était pas possible maintenant, et Louis rebroussa chemin.

Et il douta à nouveau. Il ne passerait peut-être jamais. Devait-il en somme chercher stupidement et inutilement la mort dans ces fils électrisés? Impossible de passer ailleurs pourtant.

Et chassant ces pensées noirâtres, il dit encore:

— Je veux, je dois aller au front.

Il avait l'impression qu'il ne pouvait circuler trop longtemps en ces parages. Le calme et le repos qu'on goûtait au village le séduisaient à nouveau... La tentation de rester au pays en égoïste pouvait devenir trop puissante... Demain, il passerait la frontière. Oui, cette fois il passerait...

Il saisisait l'occasion où les avant-postes étaient relayés.

Il se trouvait à nouveau devant le barrage. Il était seul... C'était le moment! Le cœur lui battait à coups redoublés... Il n'y avait plus à méditer... Allons, du courage, n'hésitons plus, partons, n'écoutons pas la voix de la tentation.

Et il s'encourageait.

Louis prit un nickel troué de dix centimes et fit passer une longue paille par l'orifice. Il tint l'épi en mains et poussa la pièce de monnaie contre le fil... Quelques étincelles jaillirent. Le courant n'était pour sûr pas très fort. C'était le moment d'agir... Et là, un peu plus loin, la planche qu'il avait vue la veille était encore en place. Louis la posa sur le fil inférieur qui ploya sous le poids. Il y eut ainsi une ouverture suffisante pour laisser passer le corps...

Pareil à une anguille, le jeune homme rampa par-dessus la planche.

Son cœur palpitait. Pourvu que le courant n'augmentât pas en ce moment et coupât cette jeune vie qui bravait le danger.

Si...

Non, il s'agissait de refouler toute faiblesse et de ne pas prêter l'oreille à la voix tentatrice... Réciter tout au plus un «acte de contrition» pour quitter cette vie et remettre son âme, sa belle âme à Dieu...

Mais la mort ne l'effleura pas...

Encore quelques ondulations du corps... Et cette fois, il pouvait redresser la tête et lever les bras.

Et Louis murmura un «Dieu soit loué» lorsqu'il sauta sur le sol libérateur.

Il s'était donc échappé de la prison... Il pouvait partir pour le front.

Le jeune homme entendit des cris et des proférations...

Se retournant, il vit un soldat allemand qui courait vers lui. Trop tard...

Louis le salua en ricanant de son mouchoir de poche qu'il employait pour sécher la transpiration qui lui perlait sur le front et les tempes, car l'effort et l'angoisse la lui avaient fait sortir en abondance.

En un large geste, il salua son pays, sa patrie qui était sous le joug de l'oppresseur et usurpateur et lui adressa avec tendresse un «au revoir et à de meilleurs jours».

Il disparut derrière la digue...

Louis est maintenant au front. Que Dieu le protège et qu'il lui permette de rentrer bientôt avec ses frères d'armes dans Liège, la vieille cité archiépiscopale qui, libérée, criant et pleurant de joie, se rajeunira davantage aux sons des clochers carillonnant d'allégresse.

Comment le fil tomba

Vendredi 18 octobre 1918.

Le soir était descendu sur la terre et je me trouvais près de la frontière à Ede. La lune versait ses rayons argentés sur la nature assoupie. Nul vent ne soufflait, pas une feuille ne remuait. Mais de la Belgique émanait un tremblement assourdi semblable au roulement d'un fleuve qui charrie ses eaux impétueuses.

On ne voyait rien de tout cela; seule l'ouïe guidait vaguement.

Et pourtant, il devait se passer des choses terribles sur la chaussée de Bruges à Gand. Les hordes allemandes, qui submergèrent la Belgique il y a quatre ans, étaient en retraite... Quelle impression que ce charriage, ce bourdonnement, cet ébranlement de la nature scandé d'ordres brefs et du hurlement des cornets d'autos.

Non, nous ne voyions rien, mais nous ressentions une infinité de choses.

Les voilà, les voilà enfin ceux qui allaient rentrer dans leurs pénates, qu'on avait horreur de voir et qui n'auraient jamais dû venir nous importuner...

Nous avions attendu pendant quatre ans... dans l'espoir et dans la crainte, quatre années qui nous parurent une éternité.

Cette fois ils décampaient.

Et c'est comme si, parmi ce charriage, cette cavalcade et ce bourdonnement, je percevais une musique mélodieuse, un chant épuré, le vieil hymne de la liberté accompagné du carillonnement des cloches belges en délire, et du cri de joie d'un peuple qui voyait enfin s'auréoler ce suprême jour de gloire qui leur apportait la liberté.

C'était le Droit qui l'emportait sur la Force dans cette belle nuit d'automne sans que le canon mugisse, sans que le ciel fût rougeoyé des sinistres lueurs de la conflagration des poudres... C'était le Droit qui fier et noble indiquait le chemin qui renvoyait les barbares dans leurs terriers.

Je fus longtemps à écouter ce bourdonnement intense, c'est-à-dire que j'écoutai longtemps cette musique céleste, cet hymne à la liberté.

Et ici en Hollande, les lumières s'éteignirent et la nuit plongea la terre dans les ténèbres.

Des fantômes grisâtres, courbés sous le poids d'un lourd fardeau, se glissaient sur le chemin qui serpentait le long du fil. C'étaient les gardes-frontières qui eux aussi s'en allaient vers l'est.

Nuit mémorable.

Samedi 19 octobre.

Nous nous trouvions de grand matin au fil, à l'Écluse. Un des nôtres lança un pieu sur les fils. Aucune étincelle n'en jaillit. Alors, à l'aide d'une pince, les fils tombèrent les uns après les autres. Nous passâmes par cette brèche. Nul qui n'y assista ne pourra jamais comprendre l'émotion qui nous surprit lorsque nous mîmes le pied sur le sol belge, sur cette terre enfin rendue à la liberté après tant de souffrances. Nous ne pouvons décrire la joie délirante qui nous envahit à ce moment; ce fut comme un rêve extasié. Les gens se répétaient que c'était la vérité, et les yeux rayonnants, les traits illuminés d'une joie débordante, ils s'assemblaient en groupes des villages-frontières à l'Écluse, les hommes de draps vêtus, les femmes encapuchonnées dans leurs plus beaux châles, d'autres le panier traditionnel au bras comme si elles allaient faire des courses il y a quatre ans.

Le soleil rayonnait et s'associait à la libération du sol belge, et tout un chacun avait le sourire aux lèvres.

Cette splendide journée d'automne se transforma en une soirée pluviale. Je me dirigeai vers Westcapelle. On m'avait dit qu'il y avait là des soldats belges.

Le vent bruissait dans les hauts sommets des arbres sveltes et des nuages se glissaient devant la lune. Une petite lumière clignotante se montra à une fenêtre. Il y avait donc encore des gens qui veillaient en cet endroit. Je pris le parti d'aller les saluer. Ouvrant la porte, nous vîmes un petit groupe qui encerclait un soldat belge. C'est à peine si on me prêta quelque attention mais lorsque je demandai s'il m'était permis de souhaiter le bonsoir au «revenant», ils acquiescèrent tous en riant et l'homme en kaki m'offrit la main.

Comme libérateur de sa patrie martyrisée, ce soldat s'était rendu immédiatement chez les siens et y retrouva son père, sa mère et sa sœur et, ce qu'il n'osait presque plus espérer, son grand-père ayant dépassé les quatre-vingt-dix ans.

— Pierre, dit-on au vieillard, tu ne te doutais certes pas de le revoir encore.

— Non, je ne l'aurais jamais cru, dit-il en balançant sa tête grise toute émotionnée. Mais cette fois il faut bien que je le croie puisqu'il est là et que les Allemands sont partis.

Quelles émotions! Être pendant quatre ans sous la férule de l'ennemi, voir décamper ce matin le dernier Boche, et respirer à nouveau l'air de la liberté! On rencontrait des amis et connaissances qu'on n'avait plus vus depuis longue date et soudain à la tombée de la nuit le fils de l'Yser au milieu des siens.

Ce groupe représentait en réalité un beau tableau d'in-

térieur. Le parquet carrelé de larges pierres rouges était saupoudré de sable blanc, et les meubles d'un vieux style et d'une propreté luisante donnaient du relief à cet ensemble. Au mur, le cadre à l'emblème: «On ne blasphème pas, Dieu nous voit», et là, les portraits de la famille et celui du fils-soldat à la place d'honneur.

Nous ne voulûmes pas rester longtemps, car ces gens avaient bien des choses à se dire, bien des questions à se poser et nous sortîmes, poursuivant notre route par un chemin boueux mais le cœur débordant d'allégresse.

Ce fut le premier soldat que je vis de retour, et je ne pouvais certes pas le voir en un plus beau décor que dans sa propre intimité, dans cet intérieur qui regroupait sa famille qu'il avait aidée à libérer.

Le fil était disloqué, il ne tenait plus fort en place.

À Ede, il vécut encore quelque temps.

Les Allemands se maintinrent désespérément sur le terrain enclavé par les canaux Léopold et de Schipdonck, et Aardenburg et l'Écluse tremblaient à nouveau sous l'action du canon.

Mais le samedi matin 2 novembre, les Allemands durent également évacuer ces parages et, au village de Saint-Laurent, la population, de joie transportée, arborait fièrement le drapeau national. Les filles se paraient la tête de rubans tricolores et les hommes ornaient la boutonnière de la cocarde belge pendant que les enfants, agitant des petits drapeaux, gambadaient en chantant. D'où sortaient-ils donc ainsi en masse?

Un soldat belge! criait-on.

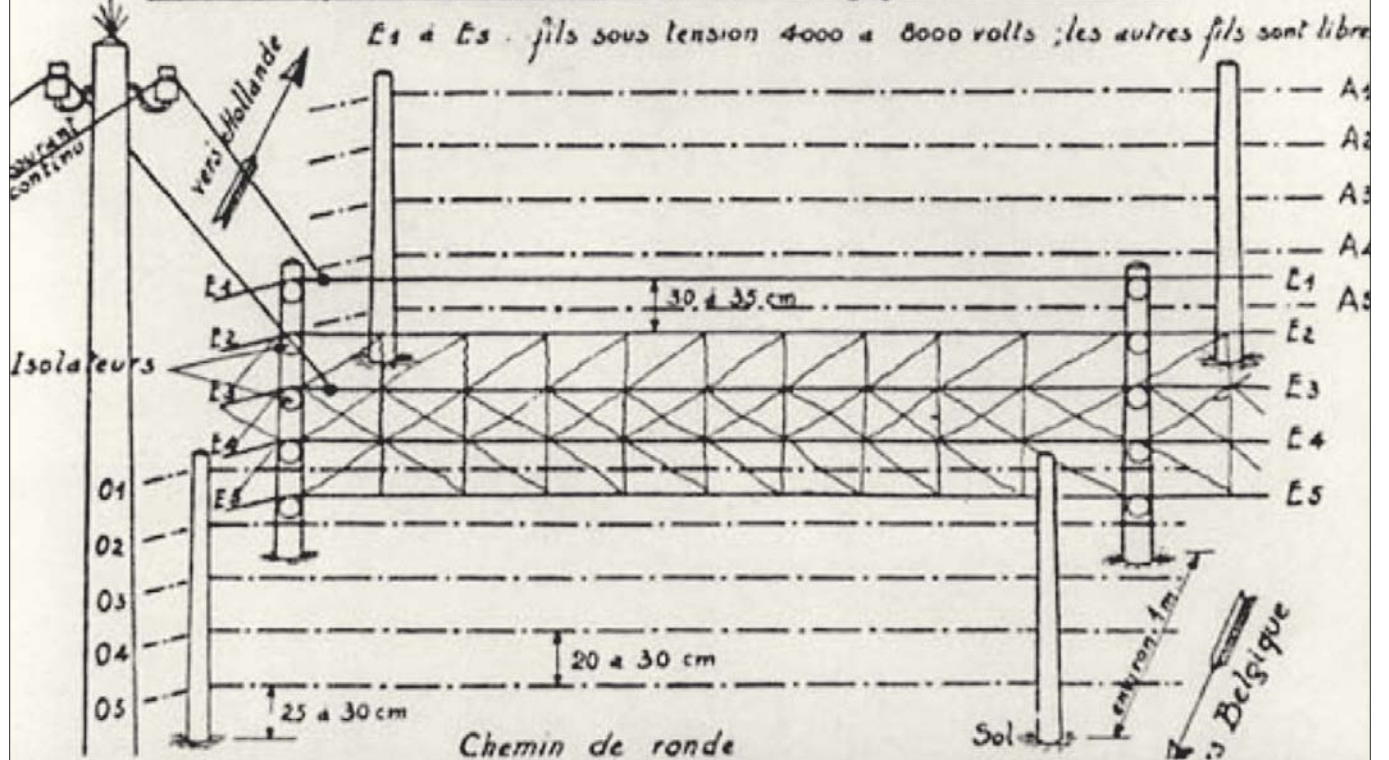
C'était un jeune gars du village; il arrivait tout seul en courant et fut porté en triomphe à la Maison communale où le bourgmestre lui versa le vin d'honneur. Un drapeau lacéré flottait à la façade. C'était le même que les Allemands abattirent en 1914, mais l'Administration communale le conserva pieusement, persuadée que le jour de la libération poindrait quand même. Et voilà qu'il déployait fièrement ses replis quoiqu'ils fussent déchirés, c'était la plus noble bannière qui flottait dans tout le village. Et partout aux alentours, les cloches tintaient et s'associaient à la joie du peuple.

Le lendemain, le Roi Albert, accompagné de son fils aîné, parut à Eecloo et le fil tomba jusqu'à Selzaete.



Commune de SIPPENAEKEN - Aux victimes BELGES - ALLIÉS qui périrent ici par le fil électrique (1914-1918).

Schéma de la haie électrifiée à la frontière Hollando-Belge — sous l'occupation allemande entre Bergeyck et Lommel



9 ZWYN-ZOUTE - FRONTIÈRES HOLLANDAISES - FIL BARBÉ ET FIL PORTANT LE COURANT ÉLECTRIQUE
 HOLLAND FRONTIER - BARBED AND ELECTRIC WIRE

